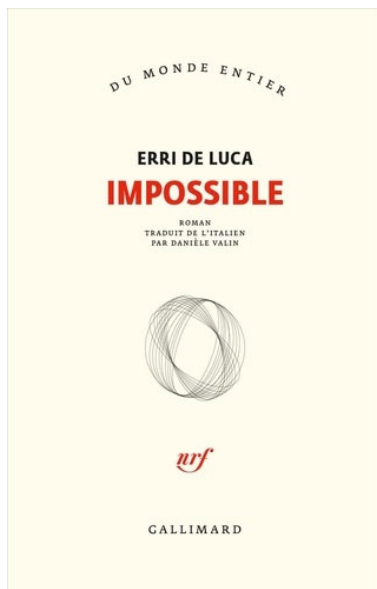


1 IMPOSSIBLE - ERRI DE LUCA GALLIMARD 2020



Drame dans les Dolomites. Deux silhouettes un matin se sont écartées du monde, grimpant en silence, éloignées l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien à escalader.

L'un des alpinistes est retrouvé mort et comme celui qui a donné l'alerte a été dénoncé, quarante ans plus tôt par la victime, une enquête est ouverte.

Il s'ensuit l'affrontement d'un homme face à son juge dans une joute vive et haletante : le jeune magistrat cogne sans mollir sur un suspect qui esquive. L'inquisiteur veut faire accoucher la vérité d'un ancien révolutionnaire qui en dit moins qu'il ne sait sur le traître qui a sauvé sa peau sur le dos de ses compagnons de lutte.

Roué dans son bureau obscur, l'accusateur s'acharne au prétexte de la vengeance. Son intime conviction est celle d'un homicide maquillé : ce n'est pas un accident ! L'appel au secours a été lancé pour détourner les soupçons ! Le suspect argumente qu'en montagne, « on doit s'entraider et faire son devoir, combien même celui-ci devient un acte d'accusation ». Il se défend au nom du hasard : Impossible, lui dit-on ! « Un évènement, répond-il, est impossible jusqu'au moment où il se produit ».

Ils vivent « au-dessus d'un précipice » mais leur combat est celui de la liberté, liberté pour l'enquêteur d'aller au bout de ses demandes, pour confirmer son intuition pour savoir et obtenir des aveux, liberté pour le grimpeur d'aller là-haut pour être seul, liberté paradoxale pour le prisonnier, de partager avec sa compagne, les mots qu'ils gardent ensemble au-delà des murs, une liberté que n'a pu connaître le délateur quand il « s'est enfermé dans le verbe trahir ». Après la chute, le passé a refait surface, un passé composé de questions sur la futilité de l'engagement, la sincérité des amitiés, la lâcheté, la repentance, l'impossible pardon, alors qu'en montagne, il n'y a pas d'ami, ni d'ennemi quand il s'agit de porter secours. Il n'y a que des efforts « bénis par l'inutile ».

Erri de Luca nous emmène très haut dans l'âme de ses personnages, qui interagissent l'un contre l'autre en pariant l'un et l'autre sur ce que l'interlocuteur sait ou dissimule. Son style est impeccable et les artifices typographiques renforcent la sécheresse des interrogatoires aussi bien qu'ils accompagnent *le lecteur dans l'intimité de sa correspondance amoureuse*. La montagne est le décor immobile d'une impossible histoire où l'espace infini est celui du bonheur d'être seul, pour s'élever dans sa tête autant que sur les parois, effacer l'une après l'autre les traces de ces escalades et grimper de nouveau pour ne pas gaspiller le temps qui passe. Cela n'empêche pas le grimpeur d'aimer, de ruminer peut-être. De se pencher sur son passé au risque de croiser sur une vire, la vieille connaissance qui autrefois, fit basculer son rêve d'idéal dans la réalité d'une geôle.

Au lecteur de conclure lui aussi entre la grâce du pardon ou l'amertume du ressentiment, l'indifférence ou la colère en méditant sur les vers de Racine repris par le juge

« Ma vengeance est perdue

S'il ignore en mourant

Que c'est moi qui le tue ! »

Il n'y a pas de remède contre l'oubli.

2 L'ECHELLE DE L'ESPOIR François LABANDE – EDITIONS DU FOURNEL - 2020

La montagne inspire aux écrivains superlatifs et boursoufflures du style. Elle est forcément magique et mystérieuse, immuable et grandiose, fascinante. Elle émerveille. Elle est le lieu des folies les plus douces, des imprudences inutiles, des souvenirs aussi vifs dans la joie que dans la peine. Mais en réalité, la montagne, les montagnes sont des frontières, des barrières qui, plus que jamais, séparent aujourd'hui les pays en guerre des régions s'agitant dans le confort de la société des loisirs. Sur les voies de passage que sont les cols de haute altitude, les civilisations s'entrechoquent : celles qui sombrent dans le naufrage d'un monde dérivent dans l'absurdité de la violence. Celles qui sont installées dans une paix durable se crispent sur attitudes allant de la générosité pour les uns, à l'égoïsme pour les autres.

Fuyant le chaos, écrasés sous la haine de leurs semblables, massacrés sans relâche, des hommes et des femmes sont partis vers l'inconnu. Arrivés au pied des montagnes, ils se sont lancés sur les sentiers de leur délivrance. Pour survivre et trouver refuge, revivre et trouver dans la nuit une « échelle de l'espoir ».

Au village d'une vallée reculée des Hautes Alpes, la vie s'organise de maraudes en permanence à la « Grotte ». C'est le refuge aménagé pour ces étonnants randonneurs au regard noyé de souffrance, ces voyageurs sans autre passeport que les plaies béantes infligées à leurs corps suppliciés. Parmi les bénévoles engagés pour soigner les migrants égarés dans les neiges, se trouve un enfant du pays au parcours insolite : médecin et franco-libanais, sa mère est guide de haute-montagne et son père est journaliste à Beyrouth. Il est rescapé d'une mission humanitaire en Syrie où il a été capturé et torturé par des terroristes acharnés à détruire toute une partie de l'humanité. Dans cet orient qu'il considérait comme le berceau des civilisations, le jeune homme a vu la mort de près, la mort qui rode, et frappe aveuglément des innocents ; la mort qui voulait le prendre mais qui a été repoussée par la force et l'affection des combattantes kurdes, femmes courageuses d'un peuple sans terre.

Une fois revenu dans la vallée de la Clarée, il ne peut qu'être sensible aux regards perdus de ses enfants déracinés qui ont franchi le col à la recherche d'un monde qui ne soit pas en guerre, d'un asile où les hommes ne s'acharnent plus les uns contre les autres.

Il connaît leur histoire, leur souffrance, leur soif de liberté. Il rêve d'amour et de réconciliation, de partage des savoirs et de respect des plus faibles. Il refuse l'indifférence et reste fidèle aux principes qui font loi en montagne et ailleurs : l'entraide et l'hospitalité, le devoir d'humanité, l'obligation de soigner.

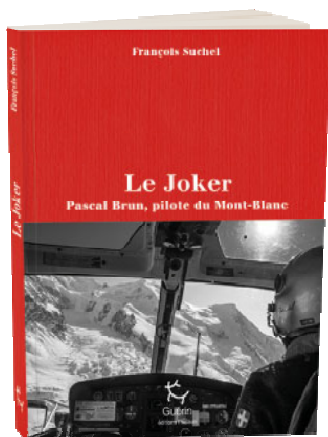
Dans un récit foisonnant où, sur les décombres de pays en ruine, se croisent les victimes de la barbarie, François Labande nous donne l'explication des phénomènes migratoires qui amènent de pauvres gens à sauver leur peau. Son message de solidarité s'adresse à ces êtres humains humiliés par leurs pairs. Il n'assène aucune certitude. Il essaie de comprendre et d'amener le lecteur à s'interroger sur l'un des sujets fondamentaux de la vie en société : la dignité, la dignité bafouée de ces personnes uniques qui sont des êtres humains, chassés de chez eux et déracinés. Ils sont isolés, fragiles. Ils passent, à bout de souffle, au-delà des cimes, pour fouler enfin une terre d'accueil dont ils ne peuvent savoir qu'elle est également le lieu où certains rejettent ceux qui viennent d'ailleurs. Comme le loup, ils font peur....

L'énergie de Labande, le porte à décrire les situations de crise. Il expose les faits, précise les enjeux politiques au Moyen-Orient et les drames qui bouleversent l'Afrique. Il porte le débat sur le champ de l'éthique de responsabilité quand il s'agit de recueillir sur « l'Echelle de l'espoir », des personnes blessées qui ont bravé l'impénétrable montagne à la recherche d'une main tendue. Les bénévoles mis en scène par l'auteur sont animés de bienveillance et convaincus de l'humanité de leur mission. .

Ils ont fait le don de leurs loisirs. Ils se font confiance. Ils servent ensemble une cause à laquelle ils croient, car, » c'est de l'homme qu'il s'agit ! Ils portent au plus haut le principe d'altérité et d'assistance. Se souvenant des propos de Martin Luther King, 'ils font sonner les cloches de la liberté au flanc de leur montagne.'

Michel MORICEAU

3 LE JOKER, Pascal Brun pilote du Mont-Blanc – COLLECTION GUERIN DES EDITIONS PAULSEN 2020



Le ciel est bleu que rien ne dérange sinon le bruit sourd et monotone d'un bourdon remontant dès l'aube la langue d'un glacier. Le plan de vol relève d'un carnet de bal où s'inscrit la danse d'une silhouette entre les cimes. Ce n'est pas un insecte mais une machine à rêver, à porter, à sauver. Engin magique et mystérieux, alliant la puissance et la fragilité, l'hélicoptère a très tôt allumé chez Pascal Brun, la flamme d'un ardent désir de liberté, d'action, de solitude,

Dans l'euphorie d'une passion débordante, le pilote a franchi beaucoup d'obstacles. Il est revenu dans les montagnes de son enfance pour prendre l'air et voir la vallée vivre depuis le

ciel. Il a su en apprivoiser les reliefs, comprendre les courants ascendants. Il a contré la violence du vent, il a suivi l'instinct des choucas. Il a traversé bien des tempêtes mais s'émerveille encore d'un spectacle sublime l'entraînant chaque jour aux limites de la vie. Mais la beauté des hauts lieux est aussi celle du diable : la mort plane et guette sa proie pour la surprendre sans lui laisser sa chance. Le risque, en effet, est permanent. Sa tête n'est dans les nuages que sur les images ; en situation, les sens du chef de bord sont en éveil. Concentré, lucide, conscient de ses responsabilités, le pilote d'exception a poussé très haut son rêve d'enfant. Son engagement absolu s'est accompli dans l'exécution de contrats exigeants et de missions d'intérêt général.

Dans un récit chaleureux et sincèrement admiratif, François Suchel, commandant de bord, écrivain et cycliste aguerri, nous embarque dans le cockpit de Pascal Brun. Il nous fait partager les émotions, les frayeurs, les espoirs du « joker », cet homme appelé en recours, le sauveur, le virtuose de l'héliportage et du secours au pays du Mont-Blanc. L'esthète donne à chacun de ses vols l'intensité d'une œuvre d'art, mais les forces du destin sont incommensurables. Alors, quand survient le drame, imprévisible et cruel, aucune manœuvre ne peut l'éviter. La cicatrice est profonde, indélébile.

Un lien unique attache le pilote à sa machine dans une relation de confiance, quasi sensuelle, qui permet des exploits mais dévoile la fragilité de l'homme parfois tenté par de belles imprudences. La carrière est jalonnée des amitiés fondatrices d'une aventure humaine exceptionnelle, marqué par le bonheur de transmettre avec, ici et là, les déceptions d'un système pollué par les luttes de pouvoirs, les enjeux financiers d'une « usine montagnarde » qui piège l'espace en l'équipant sans cesse au prix d'un bilan carbone défavorable.

Les auteurs décrivent l'un et l'autre leur addiction au travail dans les airs, sans tomber dans l'écueil du romantisme : entre la montagne et le ciel, l'improvisation et l'amateurisme n'ont pas leur place. L'échange entre Suchel et Brun est une mise en garde contre l'imprévisible, l'imparable et l'inconnu, contre les dangers d'une nature dominatrice leur imposant de fréquenter la mort. Ils insistent sur l'indispensable précision et la nécessaire humilité des professionnels qui ne banalisent aucune de leurs échappées en altitude. Aucune mission n'est anodine. Les héros ont le succès modeste et ils acceptent le renoncement comme un titre de gloire. Ils n'attendent pas de reconnaissance. Ils redécollent parce qu'ils ne peuvent se passer de ce concert égoïste avec le sublime. Mais, du rêve à la réalité, de la maîtrise de l'indomptable à la frayeur d'une défaillance technique, il n'y a pas, dans l'hélicoptère ni dans le secours en montagne, de longs vols tranquilles.



Île de contrastes et de paradoxes, île de beauté, île de granit, noire et mystérieuse, la Corse surgit de la mer et tutoie le ciel, les soirs d'orage, quand la foudre s'abat sur les pics aux neiges capricieuses.

La Corse est l'île du bleu et du noir, du plaisir et du deuil traversés du nord au sud par un chemin de pierres qui attire, qui envoute, imprime dans les mémoires le souvenir des sources d'eau fraîche, des arbres vigoureux résistant aux colères du vent et des intempéries. Rien ici, ne peut s'oublier, ni les paysages de steppe grillant sous le soleil, ni les vallées reculées soudain frappées par la pluie. Rien ne vaut les odeurs du maquis, la vision des moutons « patinant » sur les cailloux. Rien n'est plus

surprenant que ces vaches imprévisibles éparpillées dans la montagne, et tous ces sangliers qui sont ici chez eux, et les ânes qui n'en font qu'à leur tête. n

Le GR 20 capte les randonneurs au risque de ne jamais relâcher ceux que le vent a bousculé dans un ravin, ceux que l'avalanche a broyé sans sommation. La grande randonnée est celle de la patience et de la fidélité. Des amitiés se nouent au hasard, dans les refuges ou sur la route. Les échanges sont internationaux pour des promeneurs qui n'ont plus rien de solitaire : l'île est devenue le terrain de jeu de l'Europe. L'état de nature est néanmoins préservé en ces lieux qui demeurent à la fois « proches et lointains » du passé.

Mais la vraie richesse du GR se trouve dans les échanges avec les Corses, bergers ou gardiens, hôteliers, commerçants autant de conseillers discrets qui habitent la montagne, rendent hommage à leur terre, font de la chasse, une religion et de la vigne, une tradition.

Par le récit de ses randonnées sur le GR20, Gilles Modica, habituellement historien de l'alpinisme, rejoint la file des écrivains marcheurs : De Baecque, Rufin, Tesson, Garde, Gras et d'autres encore.

Comme », Blanchard et Stephen, ces illustres pionniers de la « *littérature marchée*, Modica marche pour découvrir, comprendre et profiter du spectacle. S'émerveiller en mesurant les risques, en respectant les toçades imprédictibles d'un monde sauvage et indomptable. D'une plume aussi légère que ses pas, il écrit le paysage, il nous invite au voyage, sous réserve de ne jamais marcher « les pieds aveugles ».

Michel MORICEAU

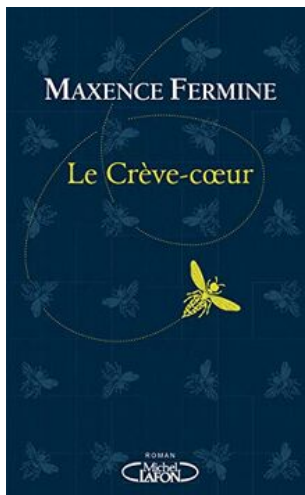


La voix des pôles est celle entendue par Lydie Lescarmontier au hasard d'un stage à la fin de ses études d'ingénieur. Une rencontre, une découverte : la glaciologie. Un mythe, le glacier Mertz en antarctique. Un projet d'étude sur le terrain, voilà de quoi susciter l'enthousiasme au point de s'embarquer pour une thèse de longue patience avec, à la barre, un patron obstiné à la passion communicative. De la recherche avant toute chose, et pour cela, des analyses et des calculs, sur la glace et dans l'eau de mer, pour observer la banquise, sa vie, son œuvre, et ses vibrations, ses fractures, son destin qui pèse sur l'avenir du monde et pose les jalons d'une histoire de l'humanité.

Glaciologue en mission, et pédagogue d'humeur joyeuse, Lydie Lescarmontier tient la chronique de ses expéditions aux abords de ce continent blanc soumis au régime des vents. Elle nous éclaire sans pontifier, sur le réchauffement de la terre, la fonte des glaciers, la salinité de l'eau, les variations du climat et du niveau de la mer.

Ses travaux scientifiques s'inscrivent sur les carnets d'une aventure hors norme : par les conditions du voyage, les imprévus, les déconvenues. Etre une femme sur un bateau pris dans les glaces suppose d'affirmer ses compétences et d'affronter l'adversité en inventant sans relâche de nouveaux moyens d'aboutir à la résolution des problèmes. Ce n'est pas du cinéma. C'est du vécu. C'est la réalité dans ce qu'elle a de plus dure. Le temps s'arrête et puis s'emballe. L'attente est interminable quand n'arrivent pas les autorisations d'agir, et soudain, c'est l'urgence de décoller enfin pour aller relever les balises enfouies au plus profond des glaciers bleus. Il y a les contre – ordres : que d'énergie dépensée ! Que de freins rongés pour accepter de ne pas partir, de renoncer sans avoir d'autre choix que de reprendre la route du laboratoire, y mouliner des données incomplètes dans l'incertitude du résultat : l'école des glaces est celle de l'humilité. Mais la science s'appuie sur des faits, des constats. Les archives ne sont pas tout. Une thèse se fonde sur du concret, sur des expériences de terrain. Voilà pourquoi l'espoir reste intact de revoir le Grand Sud, d'observer de nouveau le rayon vert à l'horizon de la banquise et surtout de relever les balises afin d'apporter la preuve de la fragilité d'un écosystème en perpétuelle évolution. Le bonheur de chercher pousse la jeune glaciologue à ne pas abandonner ses travaux sur la mémoire du climat. L'antarctique est pour elle et les savants du monde entier, ce territoire dédié à la science, où tant de blocs de silence calment les ardeurs des pays en guerre. La coopération internationale y tient du miracle dans le respect mutuel, la solidarité et le partage d'une même foi en la science. Malgré les risques et les drames, tous sont aimantés sur ce pôle où se lit, dans la glace, l'explication du climat et les enjeux de son évolution.

Dans un récit irradiant d'ardeur et d'exaltation, Lydie Lescarmontier, rend hommage aux illustres pionniers, à Claude Lorius notamment pour lesquels toute mission est essentielle quand il s'agit de l'avenir du monde. Chacun des chapitres est précédé d'une note définissant, aussi clairement que possible, les lois de la physique qui conditionnent le réchauffement climatique et la variation du niveau des mers. Des photographies à couper le souffle introduisent et concluent ce parcours d'une jeune femme navigant au-delà des 40° rugissants pour conquérir d'utiles données à l'explication du monde.



Quand un poète est poussé sur la scène d'une tragédie, ses mots glissent sur la pente infernale de l'inattendu. Ils s'affolent, se battent et se défendent contre l'attaque d'un ennemi invisible mais qui bourdonne dans le corps comme un essaim de guêpes. Il brûle les poumons, perce de ses aiguillons, les parois d'un cœur trop sensible et pousse son venin au plus loin qu'il puisse pénétrer.

Le « crève-cœur » est entré par effraction pour allumer le feu, couper le souffle, imposer d'innombrables souffrances, et jouer sans relâche avec la vie, la laissant partir puis revenir et s'en aller de nouveau jusqu'à l'usure, sans pouvoir lutter ni s'échapper des barreaux d'une maladie qui harcèle et finit par détruire.

C'est la vie d'un martyr qui perd ses forces, suffoque brutalement et s'apaise aussitôt, décrit en d'insupportables oscillations les courbes incertaines allant de l'angoisse au soulagement.

Témoin autant que romancier, Maxence Ferminé tient la chronique quotidienne de cette parenthèse de longue patience qui a malmené sa tranquillité de créateur, mis son moral en berne au point de redouter chaque jour la rencontre avec son meurtrier.

Au fil des chapitres courts et précis, tous écrits en référence à une œuvre littéraire, l'auteur appelle à son chevet les classiques de la littérature mondiale. Il se rassure à la chaleur des grands textes qui l'aident à accepter l'impensable, à espérer follement le jour d'après, à conserver sa capacité d'indignation contre l'indifférence du monde, l'irresponsabilité des décideurs, le cynisme de tous ceux qui portent leur sottise comme un étendard. Mais il y a pire encore pour le narrateur, c'est l'incapacité de son médecin traitant à l'écouter, à le comprendre, à prendre soin de lui, tout simplement.

Le soin, juste et bon, il est donné à la maison par son infirmière personnelle, une compagne attentive et sereine, fatiguée mais vaillante, patiente, aimante. Salvatrice

Ensemble, ils se sont offerts l'un à l'autre, ils ont souffert ensemble mais *se sont montré qu'ils étaient quelque chose*.

La vie est courte quand un assaillant sournois et indomptable crève les cœurs, casse le temps pour empêcher à tout jamais de retrouver le bonheur de se griser du vent.

Aussi courte soit-elle, la vie est un passage où semer d'urgence les fleurs de l'amour avant que le destin ne les emporte comme les eaux déchainées d'un torrent furibond.



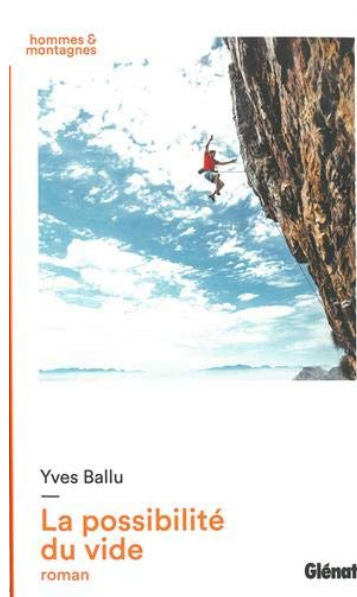
Dans le village perdu sous *la vire à Balmat*, le mystère de la « femme aux chèvres » inspire la crainte. Voilà pourquoi, le voyageur qui débarque un soir de l'autocar est d'emblée mis en garde contre ce curieux voisinage. L'homme en question est un médecin d'âge mur s'exilant en montagne pour se libérer des ennuis qui plombaient sa carrière parisienne. Il est seul et la maison qu'il prend en location est celle qu'occupait avant lui, un écrivain britannique et sa femme. A l'évocation de leur nom, les visages se ferment. L'historien anglais qui menait ses recherches sur les traces des alpinistes de légende, est mort dans une course audacieuse faite en compagnie de la femme aux chèvres, cette créature étrange venue d'ailleurs, dissimulant sous des hardes de grosse laine, une insolente beauté que d'innombrables entailles ne suffisent pas à dénaturer.

Dure à la tâche, coriace, elle s'est exclue d'un monde où son corps de rêve a transformé sa vie un cauchemar. La montagne est pour elle un refuge. Elle s'y protège du regard des hommes, elle s'y enferme dans une bulle d'où elle ne sort que pour rejoindre la vieille paysanne impotente qui lui a confié son troupeau. Taiseuse, elle a néanmoins fréquenté l'anglais sous le regard pointu de l'épouse de celui-ci. Aussi, quand « le parisien » s'est installé dans la maison où planaient encore pour elle, tant de souvenirs et de reliques, la bergère est –elle venue frapper à sa porte. Se montrant à la fois intrusive, rétive et rebelle, elle attisa rapidement la curiosité du nouveau locataire. Dès le premier soir, un soir d'hiver, sous la neige et dans le froid, la bergère en haillons que tout le village redoutait fut pour le nouvel arrivant, l'agent de la Providence. Elle le sauva in extremis d'une intoxication provoquée par la fumée d'un poêle encrassé ou mal réglé qu'elle récura juste à temps. Ce retour à la vie fut le début d'un prudent compagnonnage entre deux personnages en quête de vérité, se réchauffant le cœur pour lever les zones d'ombre de leurs vies. L'homme probablement connu certains succès. La jeune femme avait été brisée par le regard et la main des hommes, en bord de mer comme ici, en haute altitude.

Intrigué par l'étonnant comportement d'une paysanne dont les propos trahissaient un parcours universitaire abandonné, le nouveau locataire se pencha rapidement sur le passé de sa voisine, un passé composé d'un drame et d'une rupture, de blessures et cicatrices lardant son corps et son esprit.

Vif et haletant, le récit de Patrick Breuzé entraîne le lecteur au plus haut d'un territoire de neige et de froid où rien n'efface les traces de l'animal à l'affût de sa proie.

La montagne n'est pas un monde à part. Elle n'apporte pas de remède à la violence des hommes et les femmes n'y sont pas épargnées de la folie des mâles dominants. Et pourtant, il arrive qu'au hasard d'une rencontre, viennent s'exprimer de bons sentiments. La solidarité s'organise au rythme des saisons. Des relations se tissent dans la réserve et le partage, la confiance et le bonheur de rattraper le temps perdu. La montagne est le lieu de tous les efforts et des attentions les plus généreuses. Une porte s'ouvre et l'espoir revient, dans la simplicité d'échanges sur le ton de la confiance. Les gestes ont la douceur du respect même si les mots agitent les démons d'autrefois. Les secrets tombent comme au fond d'un ravin mais l'amour les rattrapent et les sauvent à la manière d'une main vigoureuse qui ramène à la vie une femme blessée dont la beauté est à jamais celle de son âme.



Le vide n'est pas forcément le compagnon de cordée idéal. Il est là, il se creuse, il appelle le grimpeur, il l'effraie, il sublime son effort. Il l'aspire. Il est un risque sans cesse bravé sur la voie d'un succès passager. Il est, en conditions extrêmes, le choix ultime quand une course est menée contre le désespoir.

Historien de l'alpinisme et romancier reliant avec talent la montagne aux faits de l'actualité, Yves Ballu embrasse à lui seul tous les genres de la littérature alpine. Il s'engage aujourd'hui dans un récit où l'amitié se noue le long des rochers et des parois calcaires, où l'émotion envahit l'intimité d'hommes et de femmes en quête de liberté. La vie des grimpeurs est ainsi faite d'expériences sans cesse renouvelées, d'angoisses rapidement dépassées, de souvenirs que rien n'efface. La montagne est un lieu de rencontres, de partage d'un idéal de toute puissance mais qui

ne tient qu'à la position d'un piton, à la précision d'une prise, à la longueur d'une corde. Le risque, y est permanent. La mort y rode comme dans une chambre d'hôpital. Mais la vie, quand elle se joue dans un couloir pentu pour une bouffée d'adrénaline, n'est pas celle dont la personne malade tente in extemis de « ramasser les miettes » dans le couloir d'une clinique aseptisée. La chute, brutale, fatale, fauche en pleine gloire, un conquérant qui ne vieillira pas. La maladie s'en prend, sur une longue durée, à l'intimité, à l'intégrité, à la dignité d'un lutteur que le destin a précipité dans le gouffre de l'épuisement et de la dégradation physique.

L'ami fidèle ou peut-être le double du romancier a trop souffert de la séparation d'avec son frère de cœur, d'avec son père pour ne pas redouter les souffrances à venir le jour où l'annonce lui est faite d'une maladie incurable. Sa vie bascule le temps d'une phrase. C'est le premier acte d'une tragédie marquée par l'incertitude, le point final « d'un amour à peine éclos », le souvenir de son père grabataire atteint dans sa pudeur au moment de rendre son dernier souffle. C'est alors que s'offre à lui, « *la possibilité du vide* » dans une compétition contre lui-même pour atteindre « la voie de son départ » et donner son « reste à vivre » à la femme dont il vient de tomber amoureux

Du topo-guide vouvoyant le granit et tutoyant le calcaire aux carnets de courses sur les montages du monde, de la romance sur une plage des Calanques au reportage sans concession au bloc opératoire d'un hôpital parisien, l'auteur glisse sur la corde raide d'une vie qui s'effiloche et s'interroge sur la signification de la vie.

Face à la mort annoncée, faut-il sauter dans le vide ? Le personnage de Ballu est un physicien qui n'échappe pas à la logique de sa condition. Il n'a plus que quelques mois à vivre et entend ne laisser à personne le soin de lui voler sa mort. On pense alors au mythe de Sisyphe d'Albert Camus : « il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux: c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie ».

Face aux jours qui lui restent à vivre, faut-il suivre le conseil de Jean Marie Choffat ? Membre du groupe de haute montagne et selon sa propre formule « cancéreux plein temps depuis 30 ans », celui-ci n'a pas cessé de grimper dans une furieuse envie de vivre en montagne « jusqu'à la dernière miette », y garder le contrôle de lui-même et dépasser le risque pour sauver sa peau.

La vie comme la mort sont des affaires trop intimes pour faire l'objet de jugements hâtifs ou de polémiques inconvenantes. L'auteur porte à ses personnages une réelle attention parce que leurs situations sont vraies. Il nous interpelle sur les ressources que nous mobiliserions, nous autres lecteurs, si nous nous retrouvions en équilibre instable confrontés à un pronostic vital engagé dans un délai à la fois court et indéterminé : ce serait la révolte qui pousse à sortir à tout prix d'une voie sans issue, ou la résignation dans la soumission en attendant les secours, ou encore l'espérance d'un miracle. Quand son compte à rebours est déclenché, c'est à la personne concernée de décider d'en finir pour ne pas souffrir davantage, pour protéger ses proches. Mais le choix peut amener à revendiquer le droit d'hésiter, de changer d'avis, de vivre encore à l'instar de Socrate qui apprenait à jouer de la lyre avant de mourir. Pourquoi ? Pour jouer de la lyre avant de mourir ! Alors, pourquoi ne pas grimper, grimper et redescendre ou se laisser aller. Il n'y a pas de règles. Mais il y a la puissance des souvenirs, de l'amitié et de l'amour. C'est ce qui rassure Yves Ballu quand il transmet dans son récit, l'allégresse des jours heureux, le tempo nuancé des moments de forte intensité. Le rythme s'affole à l'approche du dénouement : la cadence devient infernale, les chœurs montent dans les aigus, les cœurs s'emballent....

Les meilleurs textes n'ont pas besoin de finir en chute libre. Au lecteur d'anticiper sur la possibilité que lui offrirait son propre vide : un choix plutôt qu'une solution. L'accident qui plonge les survivants dans la culpabilité ou l'engagement ultime qui défie le destin, le renoncement éclairé par l'instinct de survie, ou la soumission aux conseils des maîtres. La possibilité du vide ne supporte aucun malentendu quant aux raisons d'un désespoir. Néanmoins, le respect d'une décision n'empêche pas la recherche de la vérité des faits et des sentiments qui ont guidé les pas d'hommes et de femmes uniques et irremplaçables.

Avec « La Possibilité du vide », Yves Ballu publie aux éditions Glénat, un roman à la fois sensible et réaliste, parfois un peu cru ou caricatural, toujours documenté. Il ouvre le livre de montagne sur l'horizon d'un débat où chaque vie à son histoire, une histoire éphémère que la mort rend immortelle...

Michel MORICEAU

En bref

La possibilité du vide, le livre sensible et généreux de la montagne et de la vie qui nous mène, d'une prise à l'autre sur la voie de nos propres destins



1961. Sept jours en juillet. Sept alpinistes jeunes et enthousiastes, généreux, brillants réunis pour atteindre ensemble ce que personne n'a jamais touché, le Fréney, un pilier à la verticale du ciel, le dernier à n'avoir pas été vaincu.

Au refuge, le premier jour, la photo du groupe est celle du bonheur. Mais, la nuit tombe et c'est le drame. Imprévisible, inconcevable. L'orage, le vent et la foudre et le froid glacial qui s'infiltre, s'incruste au plus profond des corps perdus dans la tempête. Les heures passent, les vivres manquent. Encore un jour, encore une nuit et toujours la neige et froid et le vent balayant des hommes épuisés encordés vers un destin qui les pousse dans une spirale du désespoir. Tout s'éteint autour d'eux.

Leur amour de la montagne s'est fracassé à quatre vingt dix mètres d'un inaccessible sommet. Les conquérants sont désormais naufragés sur des écueils de glace. L'urgence est de ne pas mourir, de rester calme, d'attendre l'éclaircie, de voir enfin se lever le jour d'après. Plus question d'orgueil, mais d'humilité face aux éléments déchainés. Plus question pour le plus âgé d'entre eux, d'être le premier de la cordée. Le salut est de rejoindre, en une seule et même équipe, d'autres compagnons d'infortune, de prestigieux italiens auprès desquels s'organise spontanément, aux portes de l'enfer, une chaîne de solidarité dans le respect des personnes et le partage des expériences.

Au septième jour, quatre hommes sont morts et pour les survivants, l'heure est celle des bilans.

- Les médias s'en mêlent. Un autre drame vient cogner sur le premier, celui de justifier d'avoir attendu, d'être reparti, en montant, en descendant, en glissant. Et ce sont les souvenirs qui se télescopent, les doutes, les interprétations, et les obsessions qui remuent les sentiments confus de responsabilité, de fragilité, de culpabilité.
- Les survivants, ceux qui ont vécu l'indicible expérience de la souffrance, qui ont vu la mort en face, affrontent aussitôt le regard des parents de leurs amis qui ne sont pas revenus. Le seul récit qui vaille est alors celui de la vérité, de la sincérité.
- L'aventure qui s'annonçait joyeuse a tourné au cauchemar. Il y avait des risques comme toujours en montagne, mais le coup du sort était trop fort. C'était un temps où la météo balbutiait, où le portable n'existait pas, où les secours faisaient ce qu'ils pouvaient. Les grimpeurs partaient vers l'inconnu, vers l'invisible, le tragique.

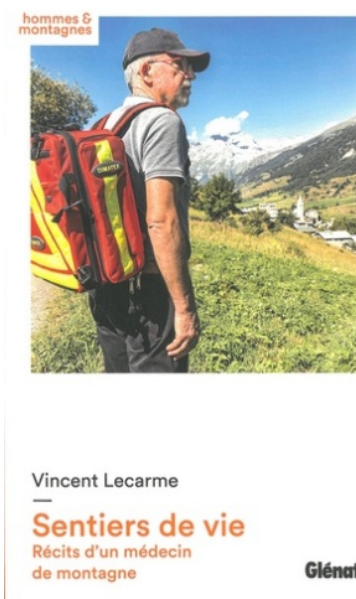
Ces jours en enfer ont scellé des liens fraternels entre Pierre Mazeaud et Walter Bonatti. Ils se sont donné l'un à l'autre pour sauver leurs camarades. Ils ont conservé l'un et l'autre, le souvenir de ceux qui n'allaient jamais vieillir et dont les visages épanouis éclairent à tout jamais, l'image ultime de leur relation fusionnelle à la montagne. Cinquante ans se sont écoulés et leurs âmes mêlées à tant d'autres, ne cessent de planer au-dessus des cimes.

Le récit de Virginie Troussier publié dans la collection Guérin des éditions Paulsen nous projette sur ce calvaire de roches et de glace où les sacs étaient plus lourds que des croix et les vires d'impitoyables étapes.

L'épilogue signé de Dino Buzzati rend hommage à des hommes brisés, qui se sont dépensés sans compter, ont poussé leurs forces à l'extrême, ont fait corps avec la montagne. Ils ne pouvaient rien faire de plus !

Au milieu de l'été, un invincible hiver s'est abattu sur deux cordées, française et italienne. Aux limites de la vie, il n'y a plus de frontière. C'est la fraternité qui s'impose sur le fondement d'une passion commune sublimée par le partage d'un moment d'exception entre les survivants et ceux qui sont morts. De ces jours maudits, les traces de confiance et d'amitié laissées par ces grimpeurs de légende nous mènent plus haut que tout commentaire portant sur l'engagement, le risque, le courage, la raison. Des hommes ont souffert leur passion. Un recueil émouvant de leur histoire est ouvert au salut de leurs âmes.

Michel MORICEAU



Quelle vallée, celle de la haute – Maurienne. Il fait froid, il neige, il gèle, il fait nuit plus tôt qu'ailleurs. De vieux paysans ne quitteront jamais leur terre, surtout pas pour aller à l'hôpital. Certains jeunes boivent, conduisent mal, tapent une congère et versent dans le fossé. Lorsqu'un enfant paraît, la famille téléphone à grands cris. Dans la tempête, des lumières trémulent entre les tourbillons. Ce sont les phares d'une voiture souillée de grêlons et de givre. Ce véhicule cahotant au hasard des chemins verglacés est celui du Docteur Lecarme, médecin de montagne, des urgences, des pompiers. Il est l'indéfectible soutien des pauvres qui lui préparent la tome et le saucisson. Il est le soigneur au calme contenu pour les touristes impatientes. Il est le repère indispensable pour les enfants, les parents, et tous ceux auxquels il a consacré trente ans de sa vie, une vie riche d'engagements, d'expériences, de rencontres admirables, de réveils en plein sommeil avec en récompense, la contemplation au petit matin du soleil se levant

au-dessus des cimes.

Dans ces villages isolés aux paysages sublimes variant au rythme des saisons, le médecin est un sauveteur, un sauveur, un saint –bernard, que l'on consulte, que l'on dérange, que l'on déplace par tous les temps, avec son cartable, son sac à dos, son matériel et ...sa casquette.

La pratique quotidienne n'est pas celle du paraître. C'est de l'être qu'il s'agit. Et pour lui, pour donner toujours davantage, se construire, surmonter la rusticité des lieux et dépasser ses craintes, le « *sentier de vie* » du docteur a été l'immersion totale dans un univers composés de hameaux éparpillés mais ouverts sur des « panoramas de rêve ».

Quand le jeune praticien est arrivé de la ville aux équipements merveilleux, le choc a été celui de l'exercice solitaire. Il a relevé de nombreux défis pour s'adapter, s'intégrer, gagner la confiance, moderniser le cabinet médical. Toute une carrière au chevet des autres et le temps passe à se perdre parfois *au service de l'imprévu et de l'aléatoire*. Les années s'accumulent *dans l'oubli de soi-même*. L'œuvre de soin s'accomplit sans répit, sans céder au découragement. Les journées se répètent, les consultations surchargées sont entrecoupées d'appels en urgence. Ce n'est plus un métier, c'est un sacerdoce qui sublime la vocation, pousse la mission à l'extrême au risque de voir monter la tension et se rompre un vaisseau.

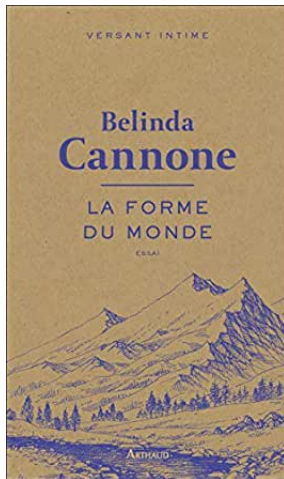
Un soir de grand surmenage, il a cherché ses mots. Les forces se sont effondrées sans crier gare. L'accident. L'hélicoptère s'est posé sur la place et cette fois-ci, c'est lui qu'un collègue a serré sur le matelas coquille. C'est alors, l'apprentissage d'un autre quotidien, celui de la fragilité de l'existence, celui de la dignité bafouée d'une personne malade, unique et sensible, que l'on trimballe d'un examen à l'autre et que l'on abandonne dans un couloir à peine vêtue d'une chemise ouverte. C'est une autre vie qui rebondit grâce au réconfort des sentiments intenses d'une famille unie autour d'une femme à la patience étonnante.

Dans un récit personnel et sincère, Vincent Lecarme se penche sur sa carrière, sur les grandeurs et les servitudes qu'elle suppose, sur les joies et les peines d'un parcours consacré sans relâche au bien-être des personnes malades. Il n'occulte pas les zones d'ombres, les moments de doute,

l'émotion de situations d'exception, les silences éloquents plus efficaces que de stupides banalités, les mouvements d'agacement face aux incivilités répétées d'individus sans scrupule.

Sentiers de vie, les récits d'un médecin de montagne nous emmènent en haute montagne où la beauté n'est pas seulement celle des grands espaces mais celle de la passion d'un homme de bien

Michel MORICEAU



Certains livres nous éveillent car ils apportent du soleil dans nos vies. Ceux de Belinda Cannone nous font découvrir la nature qui apparaît soudain et prend forme peu à peu devant nous : un privilège.

A la campagne ou dans un train, en forêt, sur un sentier de montagne, Belinda Cannone décrit la beauté simple du monde. Elle s'anime alors d'un mouvement intime qui l'amène à fixer ce qu'elle voit avant de partager ces images de perfection autour d'elle, à ses amis, à ses lecteurs.

Son luxe est de s'enchanter du passage émouvant d'un animal dans un pré, du spectacle éblouissant de la montagne en été, qui étonne et surprend, se laisse admirer et console des « balafres » indélébiles et désolantes qui bardent de béton les stations de loisirs.

Mieux vaut marcher que de se désoler. Mieux vaut s'élever, se concentrer, se dépasser et s'imprégner de l'esprit des hauts lieux, lunaires et merveilleux dont la contemplation procure une joie grave dans le silence et le recueillement. Du moins par beau temps.

Car la montagne n'a parfois rien de magique. Elle est « énorme », écrasante, angoissante. Comme la mer, il lui arrive d'être sombre et violente, mais au lieu d'attirer vers les profondeurs, elle aspire, elle pousse à monter, en marchant, en grimpant. Et toujours, elle procure le sentiment d'y évoluer en toute liberté, sans borne, ni clôture, « *comme une vague dans un océan* ».

La randonnée **se joue** des performances. Elle invite à penser en connivence avec le paysage, à s'émerveiller de tout, d'une herbe folle ou d'une main tendue au passage d'un ruisseau. La marche s'inscrit dans un temps qui peut-être infini, ou du moins suffisamment long, mais propice à des rêveries qui rapprochent le promeneur de l'état de nature. Il est alors possible de sublimer la souffrance du corps malmené par l'effort et savourer alors le bonheur d'une halte au refuge, et connaître enfin la paix d'un moment de méditation sur un sommet choisi à sa mesure.

Belinda Cannone œuvre pour un émerveillement modeste, sans posture, ni imposture. L'héritage que la nature nous a remis nous impose un devoir d'éblouissement et nous confère des responsabilités pour sauvegarder ce patrimoine. Sous réserve de ne pas se mentir en idéalisant des propos qui dédouanent à bon compte de se laisser aller par ailleurs à de tristes imprudences. Sous réserve d'être soi-même, lucide et respectueux de ces richesses qui nous entourent, malgré leurs caprices et la brutalité des éléments quand ils se déchainent. Heureusement, les livres sont là, pour que notre joie demeure devant les inventions de la Création. Pour que nos consciences nous protègent de l'accélération de l'Histoire.

Belinda Cannone nous offre un message d'espoir qui nous porte vers ce qui est beau avec toujours, des mots marquants, des mots parfaits.



Jean Christophe Rufin est un étonnant voyageur qui lance volontiers ses personnages sur des terrains instables. Cette fois-ci, il charge son ami Aurel le Consul d'une mission secrète en Bohême, au Starkenbach, un tout petit état dont la princesse a disparu. La souveraine au parcours atypique a grandi dans la simplicité d'une famille pauvre avant d'être happée par le destin à la mort de son père naturel, un Prince à la vie comblée d'aventures et d'amours ancillaires.

Le séjour du Consul s'ouvre sur une enquête et pourrait se dérouler en un curieux dépliant touristique. La principauté est un refuge où les grandes fortunes viennent dorloter leurs avoirs. A l'ombre de forêts impénétrables et de montagnes à l'austérité glaçante, ce monde est celui de la dissimulation et de la manipulation. La princesse ne répond plus.

Aucun indice pour débiter les investigations, pas même une goutte de sang en ces terres où Dracula s'en repaissait autrefois. Aucune piste. Alors, autant visiter ce royaume d'opérette, imaginer ce qu'en feraient des investisseurs avisés, s'il existait vraiment. Il y a tant d'arbres à tronçonner, de verdure à sacrifier, de folie douce à créer. Et cette chaîne intrigante et hostile, elle invite à ouvrir la voie du consul, une directissime vers le pic Timescu, sommet où la coutume imposerait à tout vainqueur d'y déboucher une bouteille de tokay en s'émerveillant de la beauté du monde. Quelle chose étrange que ce vin malicieux qui éclaire les idées, et donnent aux doigts autant d'agilité dans la lecture du rocher que dans l'attaque des touches d'un piano de bastringue !

Mais le facétieux consul n'est pas diplomate à laisser son nom sur un topo-guide d'Europe centrale. Son *moi* se situe nulle part. S'il a résolu des énigmes, c'était pour ne pas avoir à travailler sur les poussiéreux dossiers de légations lointaines.

D'un poste à l'autre, il a créé malgré lui, sa légende d'agent flemmard et astucieux. Sa renommée s'est répandue au-delà des frontières et c'est ainsi qu'il a été appelé au Starkenbach pour retrouver la Princesse et protéger ainsi la dynastie. Le temps de tomber amoureux, et de vider quelques bouteilles de vin blanc, il se penche avec une curiosité bienveillante sur le passé de Son Altesse Sérénissime. Une tendre complicité va le lier à la dame de compagnie, une forte femme réfugiée d'un pays en guerre, adoptée par la souveraine dans une passion généreuse et humaniste. Ensemble, ces deux-là partagent le secret d'état. Ils parcourent le Starkenbach, traversent les montagnes. Elle l'engage à se rendre en Corse où le couple princier possède une villa. Elle lui fait grimper des escaliers dans les quartiers chics de Paris. Ils mesurent l'un et l'autre l'urgence de la situation.

Ils comprennent rapidement que la princesse ressentait le besoin de rompre « l'armure invisible qui la séparait du monde ». Elle avait fait preuve de courage quand il lui avait fallu s'adapter au strict protocole du palais après avoir tant déjeuné au soleil de la méditerranée. Tout n'est pas toujours beau dans les brumes de Bohême. Rien n'est facile quand la Providence s'impose dans la vie d'une jeune fille, quand elle la cueille un matin sur une paille et la dépose sur un trône. Cela relève d'un véritable conte et la fée est ici la psychanalyse, qui appose d'abord la baguette du devoir avant de brandir celle de la séduction.

La princesse aux origines modestes n'a jamais oublié d'où elle venait, acceptant quoi qu'il en coûte les impératifs de sa charge. Et puis, est venu le temps des imposteurs et des aigrefins. Ils la réveillent. Elle succombe à l'amour au risque de retourner dans la poussière des faubourgs de son enfance. Elle voulait exister par elle-même, pour elle-même mais finalement, elle reste lucide.

Modeste, elle conserve un petit *moi*, celui de la dignité. Par une heureuse intervention d'Aurel le Consul, la princesse retrouve le velours de son écrin. Elle n'a perdu ni sa couronne, ni son honneur. Elle continuera d'habiter sa fonction et, sans aucun doute, ne supportera pas le moindre petit pois glissé sous son matelas quand la Suède dépêchera le Comte Andersen comme ambassadeur au Starkenbach.

Quant à notre diplomate excentrique, il continuera de se noyer dans le tokay, d'improviser sa carrière en attendant de ne rien faire dans sa prochaine affectation, si ce n'est coudre enfin l'ourlet de son pantalon...

Dans cette nouvelle enquête, Jean Christophe Rufin accompagne Aurel son consul, avec bonheur et fantaisie, dans un voyage dont les étapes sont marquées par la sincérité des émotions, la fidélité à ses propres principes, la futilité des postures. L'amour. La légèreté du ton, par la grâce du vin blanc et des rythmes de jazz souffle ici et là, des messages de tolérance, d'ouverture et de subtilité qui ne peuvent qu'inspirer le lecteur dans sa vie quotidienne.

Michel MORICEAU



1983. Il y a quatorze ans qu'un homme a posé le pied sur la lune, mais jamais une femme, avant Martine Rolland, n'a franchit le seuil de l'école nationale de ski et d'alpinisme en arborant sur son pull la prestigieuse médaille de guide de Haute Montagne. C'est une petite foulée pour la grimpeuse de Briançon, mais c'est un pas de géante pour la condition féminine dans ce milieu machiste, replié sur des principes d'un autre âge. Oui, elle a le niveau. Elle le démontre avec élégance et détermination. Oui, elle contrôle ses émotions, elle maîtrise sa technique. Oui, elle connaît la montagne et les caprices de la météo, oui, elle a la sagesse de renoncer par goût de la vie et conscience de ses limites.

Martine Rolland est une femme de défis et de passions.

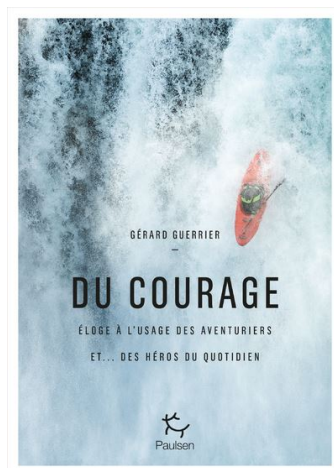
Elle s'impose naturellement. Elle fait reconnaître ses capacités physiques et morales sans jamais les exercer au détriment des autres. Avec elle, le mythe du héros viril, dominateur et méprisant vole en éclat : le droit d'accompagner des clients en montagne n'est plus réservé aux hommes. Plus rien n'est interdit aux femmes du moment qu'elles savent se battre et inspirer confiance. Martine Rolland leur ouvre la voie avec une force tranquille et un ardent désir de vivre en montagne pour skier, grimper, enseigner. Car au-delà du goût de l'effort, du plaisir de gravir les plus belles parois du monde, il y a l'émerveillement devant les paysages lunaires, mais aussi la perception du contraste qui sépare les gens de la montagne d'un continent à l'autre : entre ceux qui paient le prix fort pour se mettre en danger et ceux qui survivent péniblement dans la rigueur du climat et la pauvreté, se pose la question du respect de l'autre et de la futilité d'un plaisir éphémère.

Dans un récit sincère paru aux éditions Glénat, Martine Rolland, emmène ses lecteurs en digne « *Première de Cordée* ». Elle donne du sens à son engagement, en expliquant avec simplicité les motivations qui l'ont poussée à se dépasser, à partager en famille, cet irrépressible appel de hauts lieux. En compagnie des guides qui l'accompagnent au quotidien - son mari, son beau-frère et plus tard ses enfants - elle a concilié un métier hors-pair et son rôle de mère, mesurant la victoire de son couple à l'aune de toutes les premières inscrites sur son carnet de course. Dans un duo intégral, autonome et prudent, Martine et « J-J » se sont épanouis dans la transmission de leurs savoirs, à leurs stagiaires, à leurs clients, à leurs deux garçons. Ils leur ont fait touchés la montagne et son environnement, les pierres, la neige et les être vivants. Ils ont appris tous ensemble que la beauté pouvait être fatale et qu'il n'y a pas de randonnée ordinaire.

Première guide, pionnière de cordée, parachutiste, parapentiste, Martine Rolland a dansé dans les sur les parois comme dans les airs, libre et toute en souplesse. Attentive, déterminée, elle retrace pour nous, un parcours d'exception, marqué par le talent et la bonne humeur.

DU COURAGE, éloge à l'usage des aventuriers et...des héros du quotidien

GERARD GUERRIER EDITIONS PAULSEN 2021



Le courage est l'un de ces mots dont le sens se dilue dans le langage courant. L'ardeur, la force morale, la détermination, la persévérance évoluent dans le temps, selon les mouvements de l'histoire et les bornes qu'une société met dans la hiérarchie de ses valeurs

Le courage selon le médiéviste Michel Zink est une « prouesse qui vient du cœur », un acte spontané ou réfléchi qui met une vie en danger pour en sauver d'autres. Il est indissociable du risque et dans l'accomplissement de l'action, la possibilité est celle de la mort. Il suppose l'engagement physique d'une personne qui se donne sans réserve et sert une cause qu'elle considère comme vertueuse et utile à l'humanité. C'est un combat pour un idéal de droiture et de solidarité, d'ouverture sur les autres et sur le monde. Il relève

également de l'éthique lorsqu'il s'agit de renoncer pour éviter un drame, de refuser l'arrogante obstination d'un chef déraisonnable, d'un premier de cordée pourri d'orgueil....

En cela, le courage est celui du combattant d'une liberté chérie, d'un juste qui reste ferme dans ses convictions. Il guide l'explorateur dans son projet scientifique visant à l'amélioration des connaissances, il éveille la conscience des hommes et des femmes de devoir dressés contre l'humiliation de leurs semblables. Tous apportent « *une goutte d'humanité dans une mare de sang* ».

Le courage se distingue de l'audace ou de la témérité : un aventurier, à la mer comme en montagne, est égocentré sur l'évaluation de ses propres limites, et qui, selon Hannah Arendt, « risque joyeusement sa vie ». Il se met en danger car c'est là son plaisir, son addiction, ou du moins une raison de s'affirmer. Il recherche le grand frisson mais aussi la gloire, il s'accroche et repart dans l'intérêt bien compris de ses partenaires financiers. L'exploit d'un navigateur ou d'un alpiniste est impressionnant mais la question se pose de l'utilité sociale d'une passion où la vie se joue à la roulette pendant que sauveteurs et secouristes sont mis en péril pour remédier à d'injustifiables imprudences.

A chaque époque son courage, à chaque activité ses dangers, à chaque société, ses peurs et ses incertitudes. Aujourd'hui, les moyens sont tels que l'être humain est poussé à l'extrême les ressources de son corps. Il s'idéalise, s'affranchit volontiers de certaines précautions élémentaires au point de sombrer dans l'inconscience du danger.

Ce n'est pas la règle, heureusement. Les connaissances amènent à comprendre les enjeux d'un monde en mutation, à maîtriser les techniques, à insuffler la confiance en soi-même et aux autres. Les décisions sont pesées, le risque est mis en équation, les précautions sont prises pour écarter la mort, définir les responsabilités en cas de drame. - Et le courage, dans tout cela ? Anatole France posait « la question de savoir si la civilisation n'affaiblit pas chez les hommes le courage et la férocité ? ». Le monde reste cruel et dangereux mais il est éclairé régulièrement par des actes de courage et de dévouement, isolés ou collectifs. Imposés par une fonction ou spontanément offerts par générosité, ces gestes sont marqués par la volonté de servir, de donner sans marchander quand s'ouvre devant soi les portes d'un enfer qui remet la vie en cause mais lui confère un sens profond, celui du respect et de la dignité. Les professionnels de santé l'ont récemment vécu en n'hésitant pas

à " combattre " un tueur en série pour libérer les personnes malades d'une oppression permanente.

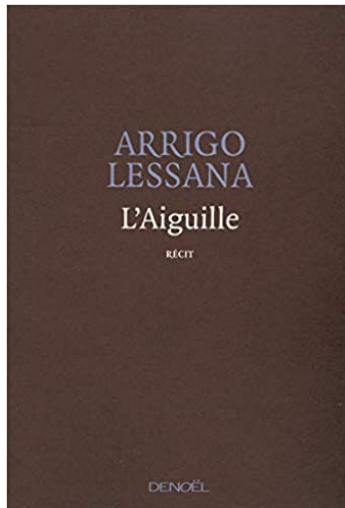
Avec Du Courage, Gérard Guerrier poursuit son éloge des éléments qui font l'étoffe des héros. Dans un récit vif et foisonnant d'anecdotes, il argumente la définition de cet acte d'exception. Le courage relève de l'impulsion, de la ténacité, de la sincérité. Dans un élan de bravoure, la raison est dépassée par l'altruisme et le sens du devoir.

Les gens courageux ont une histoire qu'ils n'ont pas écrite pour se faire admirer. Le récit de leurs exploits se transmet et la reconnaissance envers eux devrait se lire dans le regard des lecteurs de Gérard Guerrier. Son texte est passionnant et seul, un aventurier de sa trempe, montagnard et marin, pionnier du vol libre et plongeur de profession pouvait déplacer le curseur du courage, sur une échelle allant de la mort inutile au sacrifice rédempteur.

Un livre majeur et profondément humain sur lequel méditer avant de partir en course et de grimper dans la salle des jeux du casino de la vie.

Michel MORICEAU

RETROUVEZ GERARD GUERRIER SUR LE LIEN : https://youtu.be/6s_n1KWowKM



A Chamonix, un soir d'hiver, la présentation de *L'Aiguille*, le récit d'Arrigo Lessana a réuni un public de guides, de monitrices et de fervents consommateurs de ski et de crème solaire. Chacun voulait savoir ce qu'un parisien pouvait bien avoir à dire sur ces excursions du dimanche dans le massif du mont – Blanc. La surprise fut de taille : le carnet de courses ouvert au lecteur n'avait rien d'un catalogue touristique.

L'Aiguille n'est pas le haut lieu d'une escalade chamoniarde mais le petit outil recourbé et pointu avec lequel le chirurgien recoud les tissus. Arrigo Lessana est spécialiste de chirurgie thoracique ; il rend hommage à ses maîtres et livre ses doutes, partage ses états d'âme, *ses états d'art* pourrait –on dire , tant l'élégance qu'il recommande dans la maîtrise de son doigté fait de ce métier une activité

d'exception où chaque intervention est une œuvre secrète, le chirurgien s'appliquant à *faire du beau et à le faire disparaître !*

Cette expérience professionnelle à haut risque n'est pas relatée en haute montagne sans raison et l'on est frappé de la similitude des sensations dont frissonnent le chirurgien et le grimpeur : la jouissance du risque et la fugacité des moments de plénitude une fois l'objectif atteint, tout cela au prix d'une évidente fatigue et d'une peur qu'il est difficile d'avouer sans déchoir...

La chirurgie et l'alpinisme ont en commun ce mélange de liberté et de contraintes, cette exigence de méthode et d'obsession sécuritaire, la recherche quotidienne de ses propres limites jusqu'au point ultime de la saturation , de la rupture.

La fluidité du geste se retrouve dans sa simplicité, sa précision dans le travail , et la religion de l'effort, avec ici comme ailleurs, la hantise de se laisser distancer, de se faire souffler, une idée , une voie...C'est la compétition, la course à la publication, la quête d'un bailleur de fonds . La confiance est donnée, et se prête à la trahison. Le péché d'orgueil se fait de plus en plus grisant jusqu'au jour où s'ouvre une crevasse, irrémédiable événement, ramenant chacun à la modeste place qui est la sienne.

En cas de malheur, la posture du chirurgien, la démarche du grimpeur traduisent leur calme ou leur anxiété. Sur le fil tendu à l'un des bouts de l'aiguille, la vie se retrouve en équilibre dans l'urgence et l'incertitude: un même geste peut sauver ou précipiter la chute d'un corps , un corps dont le respect absolu passe par la difficile mesure du risque : prendre des précautions pour qu'une action soit faite en toute sécurité, n'est pas le refuge dans un principe de précaution qui étouffe toute initiative de protection au nom d'un juridisme qui légitimerait peut –être une certaine forme de lâcheté...

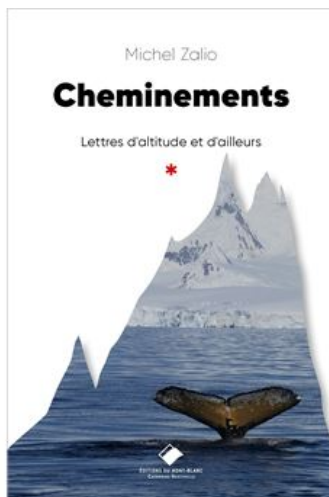
C'est alors que la peur intervient, que sont appelés les secours. La sagesse ou l'expérience poussent au renoncement.

La fatigue alourdit le corps, empêche les gestes. Le souvenir des échecs amène à douter de soi et le destin des hommes en est changé. Le stress remet tout en cause et les questions se posent, se reposent sur le sens de ces belles imprudences...

D'autres patients attendent qui sont autant de nouvelles aventures. La chemin est long pour encore aller plus loin, plus haut !

Arrigo Lessana rompt la glace de son univers : celui de la chirurgie à cœur ouvert et de la technique à visage humain. Son exploit est celui d'un *grand guide*!

Michel MORICEAU



50 ans de montagne, 50 ans de passion sur les sommets du monde, de partage avec une compagne excitante qui pousse à l'aventure. Dans ce demi-siècle d'expéditions proches ou lointaines, trois jours au mont-Blanc en communion avec une femme venue du froid, ont bouleversé la vie de l'auteur. L'écoute, la conscience de ses privilèges, l'amour l'ont amené à cheminer en lui-même pour mieux profiter du monde, le regarder plus simplement, et le préserver des comportements inadaptés et des engagements inconsidérés.

Michel Zalio est un guide. Il est surtout un homme généreux qui transmet un goût évident de l'enchantement. Il grimpe là où son désir le mène, il accompagne et accomplit son destin. Il

conjugue le verbe *guider* pour satisfaire ses clients, les aider à voir les fleurs s'épanouir, les rassasier du spectacle sans cesse renouvelé d'un milieu naturel étonnant.

Le court instant passé sur un sommet n'est rien sans le moment dédié à contempler ce qui nous entoure. Arriver n'a de sens que si l'on comprend que « marcher est déjà en soi, un vrai miracle. » La course est d'autant plus belle qu'elle s'enrichit de rencontres avec celles et ceux, ici ou ailleurs, qui « *ne connaissent pas le superflu* » mais dont le regard est lumineux.

Les lettres d'altitude qu'échangent Michel Zalio et une amie chère à son cœur nous rappellent que la vie est un bonheur et que le rêve donne à cette vie des *couleurs d'éternité*. Il y a des échecs, des accidents, des drames, mais l'autre versant du destin apporte la loyauté, la consolation, l'espérance. Il faut y croire car la vie est plus forte que tout, quand, dans une cordée, dans une famille, une société, elle se nourrit d'attentions réciproques, de confiance en l'autre, de solidarité.

L'harmonie entre l'homme et son environnement reconforte et protège, espérons-le, contre la perversité des individualismes, des « oedèmes de l'égo » et des commentaires malveillants.

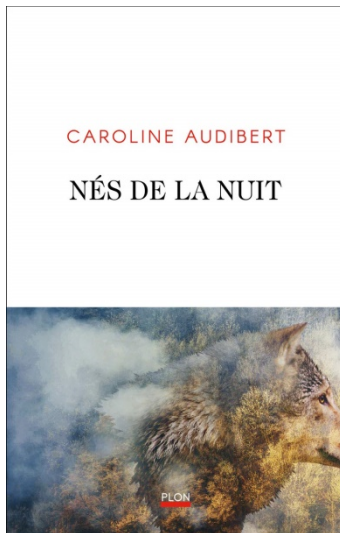
L'exploit n'est jamais de conquérir par la force. Il n'y a de victoire que dans le plaisir de s'émerveiller ensemble de ce qui est beau, là, devant nous, sous réserve de prendre le temps de voir et de s'en régaler.

Cet idéal n'a cependant rien d'angélique. Le guide charismatique sait parfois s'agacer. Il dénonce alors les dérives de comportements dans les refuges, la condescendance lancée à la face des autochtones, l'humiliation des porteurs en Himalaya. Il s'inquiète de la montagne sacrifiée au profit des investisseurs, il est déçu de la cupidité des clients excités à l'idée de ne pas être remboursés de leurs arrhes en période de pandémie. Se plaindre et disposer d'un confort même relatif n'est pas très respectueux de ceux qui n'ont pas la chance de consommer à loisir, et trouvent cependant le bonheur dans la beauté simple de leurs paysages et l'affection de leurs proches.

Dans un dialogue épistolaire original avec son amie qui, à l'autre bout du monde, est à la fois son guide et son repère, Michel Zalio retrouve les traces de son propre chemin sur lequel il s'est ravi d'un monde merveilleux et fragile tout en mesurant les contrastes d'un continent à l'autre. Avec sincérité, il compose un hymne à la lumière authentique des pays de montagne, à la dignité de celles et ceux qui les habitent. Il est ce sage qui s'élève au-dessus des contingences d'en-bas. Il nous

confie ses émotions d'humaniste sensible et respectueux. Il nous insuffle l'esprit d'un poète. Et cela fait du bien.

Michel MORICEAU



La saison littéraire est cette année placée sous le signe de la fable : Gourio, Lardreau, Audibert...les oiseaux, le renard, le loup sont les personnages d'une explication d'un monde qui dérape dans le fossé de l'excès et de l'individualisme.

Le loup a toujours stimulé notre imaginaire et à force de l'étudier, Caroline Audibert est entrée dans ce fauve redouté pour la peur qu'il véhicule pour être méconnu et différent des autres carnivores.

En se glissant tour à tour dans la peau d'un louveteau, d'un loup, d'une louve, elle met en éveil les cinq sens de la bête et l'accompagne dans son errance.

Sous le regard du loup, les grands bois et les leur vie et l'ordre écologique n'a rien d'angélique: chasser, manger, se reproduire et dormir. Se cacher. Se protéger des bergers désespérés, des badauds effrayés. Se retrouver sur la paille des hommes de science, ivres de connaissances et prisonniers de la colère de ceux qui crient « au loup » pour se débarrasser du malin redouté depuis la nuit des temps.

Caroline Audibert fait vivre le loup. Au déchirement de la naissance, fait suite l'apprentissage des odeurs, des saveurs, des jeux avec ses frères et sœurs. Très vite, c'est la vue des oiseaux, la poursuite d'un cervidé, le guet aux abords d'une bergerie. C'est l'attente avant l'attaque, les morsures, les déchirures creusant dans les entrailles. Patienter. Et dévorer pour se nourrir, comme l'impose la faim des bons vivants, les hommes et des sauvages quand il s'agit des bêtes. Manger, et se sauver ou tomber sous les balles d'un chasseur. Tout un destin.

Seul, le louveteau orphelin parcourt la montagne, erre dans les forêts. Il retrouve une meute qui le rejette parce qu'elle n'accepte pas d'autres loups que les siens. Le loup est un loup pour le loup ! Les sociétés sont ainsi faites, animales ou humaines. Et le loup devenu grand, tout effrayant qu'il soit se heurte à d'autres meutes, celles des engins sur les chantiers, des bucherons coupant les arbres qui tombent en « *éclaboussant de leur sève la terre apeurée* ».

Le loup s'enfuit. Il reprend sa course. Comme ses parents avant lui, il est guidé par son instinct de survie : la chasse, l'accouplement, la lutte avec les siens, le stress jusqu'au point final d'une vie d'errance : une avalanche, un coup de fusil. Et c'est le dépeçage avant le charnier, la rapine des charognes, ou l'exposition dans la galerie d'un musée où continue à planer l'âme d'une créature qui a vécu ce que sa condition lui imposait de faire.

Les chapitres, récits courts et argumentés de Caroline Audibert ont la rapidité du carnassier courant vers sa proie, la nervosité de l'animal traqué, la sensibilité de l'élément d'une fratrie en mouvement dans une intranquillité permanente.

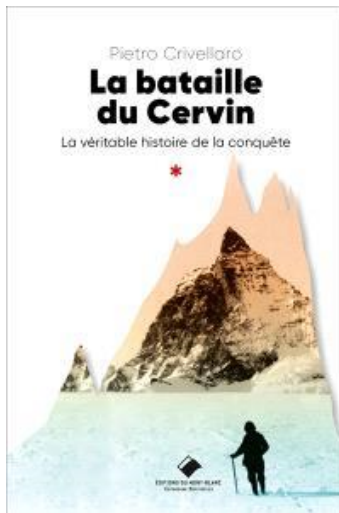
La précision des images est étonnante. Le choix des mots justes illustrent les ressentis, les inquiétudes du traquer traqué. Les phrases s'enchaînent au fil des saisons dans un souffle qui relève de la virtuosité. Aucune concession n'est faite à la facilité.

Nés de la Nuit est une suite de récits qui rappelle d'abord la vie d'un bébé de Weyergans, puis les Tendres Bestiaires de Gênois dans les montagnes de Cognetti.

Caroline Audibert transpose en roman, son essai magistral traitant *Des Loups et des Hommes*, récompensé du prix 30 millions d'amis. Au fil des pages, elle partage la vie de cet animal mythique aux différents âges de sa vie. Nous le suivons à la trace, observons son comportement, ses besoins, comprenons la logique de sa violence, les causes de sa vulnérabilité, Chaque histoire est un épisode emblématique d'une existence à l'affût, un souvenir de courses folles au milieu des bois. Le loup, sa vie, ses mœurs et ses dégâts : la fiction dépasse ici l'éthologie et pose la question de sa finalité sur terre. Il a disparu, il est revenu. Protégé ou poursuivi, il est là. C'est un carnivore, un prédateur. Comme le sont les mammifères d'autres espèces, espèce humaine comprise.

Michel MORICEAU

LA BATAILLE DU CERVIN – la véritable histoire de la conquête



PIETRO CRIVELLARO - EDITIONS DU MONT-BLANC CATHERINE DESTIVELLE - 2021

Idéal de beauté, sujet d'études, la montagne devient terre de conquête et champ de bataille quand un pays sauve son honneur en voyant flotter son drapeau sur un sommet emblématique.

L'exploit est sportif, la motivation esthétique, l'argument peut être scientifique. L'enjeu est politique.

Les alpinistes sont alors les éléments d'une relation diplomatique où se mêlent entre nations, l'entente et la lucidité, l'opposition et la subtilité, l'engagement et le renoncement.

Dans un récit passionnant s'appuyant sur des témoignages et des documents d'époque, Pietro Crivellaro, historien et traducteur italien des écrivains français de la montagne, nous révèle les étapes de la conquête du Cervin, dans les années qui ont suivi l'unification italienne. L'ascension est une « affaire sérieuse » qui se prépare et ne souffre ni l'imprudence, ni la forfanterie. C'est, dans le cas particulier de cette première expédition, une affaire d'état dirigée par un industriel charismatique, député et fondateur du club alpin, qui veut réussir le Cervin sans l'aide d'étrangers.

Or, le vainqueur, en juillet 1865, est un anglais, Edward Whymper qui prend de vitesse la cordée italienne emmenée par le guide Carrel, ancien bersagliere et montagnard accompli. La victoire cependant, tourne au drame, avec, à la descente, la mort de quatre compagnons dont le guide chamoniard Michel Croz.

Que d'énergie développée, d'argent dépensé, pour un retour marqué par l'amertume conduisant à méditer sur la « vanité des choses humaines ». Après le drame, enfle une polémique qui ne connaît pas de frontières et se propagent jusqu'en Angleterre. C'est la recherche d'un bouc-émissaire à l'origine de l'accident, c'est le jugement hâtif de la presse à scandale, et la suspicion, la violence, la calomnie qui occulte l'innocence reconnue et l'honneur retrouvé du vainqueur.

Mais le Cervin reste un mythe, une obsession et les Italiens en leur nouveau royaume, ne tardent pas à montrer au monde ce dont ils sont capables. Pour l'éclat de leur nom, ils lavent, en haute montagne, et sans verser de sang, les affronts subis à la guerre. Ils sont les véritables héros, dépassant les égoïsmes et les rivalités, étudiant la roche et les glaciers, préservant l'environnement, équipant la voie, érigeant un refuge pour en faire un lieu de solidarité à l'intention des grimpeurs.

La vraie conquête est celle qui rompt avec la futilité des postures et des antagonismes, avec l'obsession de la victoire. Si une bataille se livre dans la lutte, le succès est une question de méthode, d'éducation de projets qui « sortent les jeunes du tripot pour leur inculquer la courage, la confiance en eux, la loyauté, le goût de la beauté ».

L'enquête de Crivellaro décrypte les motivations croisées des conquérants du Cervin, leurs ambitions, leurs passions pour les hauteurs mystérieuses des Alpes. Elle nous rappelle les balbutiements de l'Italie de la fin du XIX^e siècle. Elle analyse les personnalités complexes de Whymper, grimpeur intrépide et graveur d'une émouvante sensibilité - de Sella ministre intègre et résolu - de Giordano, l'ingénieur passionné, et des guides indispensables qui louent leur science de la montagne pour vivre et survivre.

Cette page magistrale d'une histoire fondatrice de l'alpinisme fait écho aux autres ouvrages de l'actualité littéraire, où d'autres auteurs traitent de courage (Guerrier) , de risque (Ballu) , de responsabilité (de Luca) d'aléa climatique (Troussier) , ou de politique (Gras)

La Bataille du Cervin est l'utile conquête d'un lectorat tirant pour l'avenir les leçons d'un passé qui ne saurait être glorieux s'il se complait dans l'intrigue et le conflit.

Michel MORICEAU



Frédérique Sophie Braize aime voyager dans le temps. Elle est la romancière des territoires isolés, bouleversés à des époques troublées de l'Histoire. D'un livre à l'autre, elle écrit la vie de personnages malheureux qui s'arrachent à leurs terres pour fuir la misère et trouver le plus loin possible des raisons de revivre.

Au dernier été de la Grande Guerre, trois femmes privées de leurs maris hébergent dans leur ferme d'alpage, un bersagliere permissionnaire, un homme fort, aventurier, aventureux, mystérieux et charmeur. Il intrigue les mères, gagne la confiance de leurs gosses. Il attire habilement dans son lit, ces femmes à la fois blessées, méfiantes mais submergées du désir d'être de nouveau serrées dans les bras d'un homme. Il prend sous son aile le fils aîné de l'une des alpagistes. L'adolescent à peine pubère est déjà cabossé par les coups d'un père alcoolique envoyé au front alors qu'il était passible de la guillotine. L'étranger est habitué à porter des charges écrasantes. Il se délivre un soir d'un secret trop lourd pour être ramené dans les tranchées. Il laisse filer des brides de son passé et au matin d'une belle journée de la mi-août, il s'en va rejoindre son régiment. Acceptant son destin, il abandonne derrière lui, des cœurs endoloris, des enfants à naître. Il laisse ici et là, des indices qui, une fois retrouvés, changeront la vie de cette famille d'adoption. En fin de saison, le retour au village fait basculer la romance dans le registre du drame : c'est le jugement du curé, la violence du mari trompé, la perte d'un fiancé dans un terrible accident.

Frédérique- Sophie Braize balance ces trois héroïnes ordinaires entre l'horreur et l'espérance, la soumission et la révolte, la douleur des travaux forcés dans l'attente de la plénitude d'un moment de repos. Par la magie du roman, le jour se lève sur le pays des merveilles. Tant mieux.

Au-delà de l'aventure, l'auteure nous conte ici l'histoire de la condition féminine sur « une terre de France », une terre de devoir et d'humiliation, de méfiance et de jalousie, de privation. Une terre labourée par la guerre où la religion plante à tout bout de champ les épouvantails de la faute et les pieux de la culpabilité. Les hommes y sont une menace, par leur brutalité, leurs délires alcooliques et leurs pulsions insupportables. Le curé s'en prend aux femmes. Il brandit à leur encontre le spectre du péché. Il leur refuse de connaître l'amour et peu importe que Dieu soit Amour. Il les juge avec condescendance et pire encore, se montre indifférent face aux maris tout prêts de cogner leurs fils et leurs compagnes. Malgré cela, les sens restent en éveil. Après trois ans de guerre et de privation, la misère n'empêche pas la tentation d'une caresse. Le plaisir néanmoins est source de désillusions, quand il renaît sur les décombres d'un corps bafoué et qu'il s'accomplit dans le silence d'une relation éphémère, interdite et forcément coupable.

« *Un voyage nommé désir* » est un hommage rendu aux femmes, aux femmes en guerre qui assurent leurs fonctions de chefs de famille, assument leurs sentiments et assimilent peu trop vite le désir au bonheur. Ce voyage les menait sur les chemins de la liberté, une fois délivrées des convenances et des contraintes conjugales. C'était y a plus de cent ans. Un autre temps de l'Histoire. Pas sûr. Si la guerre est finie, les combats continuent quand il s'agit de lutter contre les grossièretés, les agressions et les inégalités. Les femmes se battent pour décider elle-même de leur droit au bonheur en temps de paix. Et quand s'avance un amoureux, même dotés de toutes les qualités, il n'en reste pas moins un homme...



Pénétrer l'intimité d'un personnage célèbre est un exercice périlleux qui, le plus souvent, se joue sur le fil de l'indiscrétion et du parti-pris. Martine Charoy a maintenu l'équilibre en suivant les traces de son père, Roger Frison-Roche. Elle éclaire le versant intime d'un honnête homme vissé à la montagne comme aux écritures, voyageur infatigable à l'aise dans le sable du désert comme sur la neige des grands massifs.

Parisien de naissance et guide de haute-montagne à la compagnie de Chamonix, il n'a jamais oublié les fermes et les paysages de son enfance dans les alpages du Beaufortain.

Conciliant son besoin de montagne et son désir d'écrire, Frison-Roche, Frison pour ses amis, a connu un succès durable. Journaliste et romancier, modeste et tolérant, il avait le goût des autres, admirant leurs qualités, les acceptants tels qu'ils étaient. Il savait les écouter, captant ici ou là, un mot, une anecdote qu'il faisait rebondir dans la trame d'un récit. Humble et respectueux, il avait le don de l'engagement : montagnard de la nuit pendant la guerre, il eut ce bonheur d'être ensuite le premier d'une cordée familiale qu'il a initié au ski et accompagné sur les plus belles courses autour du mont-Blanc.

Sa fille, Martine Charoy Frison-Roche dresse le portrait d'un père affectueux et pudique, audacieux et conscient des dangers, incarnant l'enthousiasme et la gaité jusqu'au jour fatal de la disparition de son fils unique dans un accident d'avion. Il a parcouru le monde, curieux de mieux connaître les civilisations passées et les modes de vie des sociétés lointaines. Il recherchait toujours, où qu'il soit, le contact humain, chaleureux et sincère. Amical et attentif, il en ressentait le besoin. Il nourrissait ainsi son imaginaire. Il aimait la vie. Naturel et charmant, il égayait Chamonix le jour de la fête des guides, il ravissait son public lors d'innombrables tournées de conférences et de signatures. Mais celui qui, dans la vallée, était une véritable icône n'avait pas, dans les cercles parisiens, la reconnaissance qu'il aurait méritée. Il en était sans doute affecté car, derrière le colosse, se cachait un être sensible, déterminé mais calme qui surmontait les épreuves avec élégance.

Il a traversé le siècle en trace directe, dans une solide union avec Marguerite, son épouse au dynamisme remarquable. Il a guidé ses enfants sur les pistes de leur choix. Il a fait rêver ses lecteurs. A tous, il a légué la montagne en héritage.

Michel MORICEAU

<http://les-passionnes-de-bouquins.com/mon-pere-frison-roche/#/>

PS en 2019, le Salon international du livre de montagne de Passy consacrait sa 29^e édition aux alpages. En souvenir de Roger Frison-Roche, qui avait été le premier président d'honneur du Salon, nous lui avons rendu hommage en reprenant ce beau texte où il décrivait son attachement à la montagne et aux paysages de son enfance :

« Enfant, je ne pensais qu'à la montagne, aux alpages, aux vaches.... C'était mon obsession, je passais toutes mes vacances là-haut. C'est encore très présent en moi : " Il me semblait entendre encore la symphonie des clarines du troupeau dans la sérénité de l'alpage. Et cette musique déclenchait en moi d'obscurs souvenirs pleins de douceur, de chaleur humaine, ceux de la veillée dans la pièce commune où, l'hiver, se rassemblait toute la famille." »

CHAMONIX MONT-BLANC, L'aiguille du Midi

ELISA GIACOMOTTI JOEL ALESSANDRA - EDITIONS ELISA – 2020



La bande dessinée s'enseigne aujourd'hui dans de grandes écoles spécialisées. Elle dispose d'un siège à l'Institut, s'invite au musée, se répand dans les salons et les festivals. Ce genre littéraire marqué dans ses débuts, par la fantaisie, l'humour ou la sensiblerie est devenu l'un des beaux-arts avec tout le sérieux que requièrent la mise en couleur de l'Histoire, les coups de crayons sentencieux mordant l'actualité mais aussi le pastel des romances, la sombre teinte du polar ou du drame.

Le premier contact est visuel. Le talent de l'illustrateur accroche le lecteur par la précision du trait, l'originalité de la composition, l'harmonie de l'ensemble. Dans les bulles, l'engagement du scénariste relève du choix des mots justes pour transmettre un message, inviter au rêve, susciter l'angoisse ou prêter à sourire. L'image et le texte sont indissociables. Ce couple parfait accorde les silhouettes et les dialogues, les décors et les courtes phrases bien ciselées qui, d'une planche à l'autre déclinent l'explication d'un autre monde, inconnu, inquiétant ou merveilleux.

De la farce d'autrefois à la mise en image de grands textes de la littérature, la BD a évolué de l'anecdote à l'analyse, des calembours aux tics de langage, des fabulettes aux romans graphiques à la gravité non feinte.

L'une des plus belles réussites éditoriales de ces dernières années est la transcription récente d'« *A la recherche du temps perdu* », projet parfaitement maîtrisé par le talentueux Stéphane Heuet. Certes, Balbec n'est pas Chamonix, la Manche n'est pas la mer de glace, mais les hôtels du second Empire, ont le charme discret des grandes demeures où des personnages rivalisant d'élégance et de posture, sont dans l'attente de sensations fortes et de passions exaltantes quand elles ne finissent pas dans la tristesse.

La montagne se prête volontiers au jeu du dessin. Elle se raconte alors en images et s'illumine par la sincérité de celles et ceux qui remontent le temps et prennent plumes et pinceaux pour décrire et redonner vie aux grandes étapes de l'histoire d'une vallée, d'une ville, d'un vivier de ressources humaines et patrimoniales.

Elisa Giacomotti est la scénariste inspirée du roman de Chamonix. S'appuyant sur les archives et nourrissant son propos d'échanges pertinents avec les acteurs de terrain, elle construit peu à peu une œuvre exigeante. Elle passe allègrement d'un siècle à l'autre, sans occulter les sombres pages du passé, la grande peur devant la montagne, la révolution venue de Genève quand arrivèrent les naturalistes et les premiers voyageurs du Mont-Blanc. Pour son huitième album, Elisa Giacomotti est brillamment accompagnée par Joel Alessandra, un artiste très à l'aise avec les lumières du Sud et reconnu pour avoir notamment transposé le *Périple de Baldassare*, un roman historique d'Amin Maalouf portant sur la quête d'identité d'un négociant libanais originaire de Gênes. Ce précédent travail du peintre explique la luminosité des aquarelles, les nuances du bleu qui se ternit dans la tourmente, le réalisme des expressions animant les personnages engagés dans cette entreprise de longue haleine que fut la construction de l'Aiguille du Midi.

Une BD est une source de plaisir car elle permet de lire autrement et suscite en cela l'imaginaire du lecteur. Elle le projette d'emblée dans un autre monde que le sien. L'Aiguille du Midi d'Elisa

Giacomotto et Joel Alessandra nous rappelle qu'un téléphérique ne s'est pas fait en un jour ,mais dans le cas présent, en 45 ans. Derrière le ticket poinçonné avant de monter dans la cabine, il y a une grande aventure où se croisent des ingénieurs visionnaires, des entrepreneurs en faillite, des ouvriers français et italiens respectés pour leur courage et leurs qualités. Et les guerres, et les skieurs impatients...Une véritable épopée au cœur de la cité. Une prouesse technique. Une somme d'exploits humains,

L'Aiguille du Midi est un hommage aux travailleurs de haute altitude. C'est un album utile où le téléphérique nous élève vers le Mont-Blanc et nous renvoie, avec émotion, aux souvenirs de ceux qui ont payé de leur vie la réalisation d'un ouvrage d'exception.

Michel MORICEAU

Idéal de beauté, sujet d'études, la montagne devient terre de conquête et champ de bataille quand un pays sauve son honneur en voyant flotter son drapeau sur un sommet emblématique.

L'exploit est sportif, la motivation esthétique, l'argument peut être scientifique. L'enjeu est politique.

Les alpinistes sont alors les éléments d'une relation diplomatique où se mêlent entre nations, l'entente et la lucidité, l'opposition et la subtilité, l'engagement et le renoncement.

Dans un récit passionnant s'appuyant sur des témoignages et des documents d'époque, Pietro Crivellaro, historien et traducteur italien des écrivains français de la montagne, nous révèle les étapes de la conquête du Cervin, dans les années qui ont suivi l'unification italienne. L'ascension est une « affaire sérieuse » qui se prépare et ne souffre ni l'imprudence, ni la forfanterie. C'est, dans le cas particulier de cette première expédition, une affaire d'état dirigée par un industriel charismatique, député et fondateur du club alpin, qui veut réussir le Cervin sans l'aide d'étrangers.

Or, le vainqueur, en juillet 1865, est un anglais, Edward Whymper qui prend de vitesse la cordée italienne emmenée par le guide Carrel, ancien bersagliere et montagnard accompli. La victoire cependant, tourne au drame, avec, à la descente, la mort de quatre compagnons dont le guide chamoniard Michel Croz.

Que d'énergie développée, d'argent dépensé, pour un retour marqué par l'amertume conduisant à méditer sur la « vanité des choses humaines ». Après le drame, enfle une polémique qui ne connaît pas de frontières et se propagent jusqu'en Angleterre. C'est la recherche d'un bouc-émissaire à l'origine de l'accident, c'est le jugement hâtif de la presse à scandale, et la suspicion, la violence, la calomnie qui occulte l'innocence reconnue et l'honneur retrouvé du vainqueur.

Mais le Cervin reste un mythe, une obsession et les Italiens en leur nouveau royaume, ne tardent pas à montrer au monde ce dont ils sont capables. Pour l'éclat de leur nom, ils lavent, en haute montagne, et sans verser de sang, les affronts subis à la guerre. Ils sont les véritables héros, dépassant les égoïsmes et les rivalités, étudiant la roche et les glaciers, préservant l'environnement, équipant la voie, érigeant un refuge pour en faire un lieu de solidarité à l'intention des grimpeurs.

La vraie conquête est celle qui rompt avec la futilité des postures et des antagonismes, avec l'obsession de la victoire. Si une bataille se livre dans la lutte, le succès est une question de méthode, d'éducation de projets qui « sortent les jeunes du tripot pour leur inculquer la courage, la confiance en eux, la loyauté, le goût de la beauté ».

L'enquête de Crivellaro décrypte les motivations croisées des conquérants du Cervin, leurs ambitions, leurs passions pour les hauteurs mystérieuses des Alpes. Elle nous rappelle les balbutiements de l'Italie de la fin du XIX^e siècle. Elle analyse les personnalités complexes de Whymper, grimpeur intrépide et graveur d'une émouvante sensibilité - de Sella ministre intègre et résolu - de Giordano, l'ingénieur passionné, et des guides indispensables qui louent leur science de la montagne pour vivre et survivre.

Cette page magistrale d'une histoire fondatrice de l'alpinisme fait écho aux autres ouvrages de l'actualité littéraire, où d'autres auteurs traitent de courage (Guerrier) , de risque (Ballu) , de responsabilité (de Luca) d'aléa climatique (Troussier) , ou de politique (Gras)

La Bataille du Cervin est l'utile conquête d'un lectorat tirant pour l'avenir les leçons d'un passé qui ne saurait être glorieux s'il se complait dans l'intrigue et le conflit.

Michel MORICEAU



En dix ans à peine, Patrice Gain s'est affirmé comme l'un des meilleurs stylistes du roman noir à la française, un genre ancré dans un quotidien malmené par le tragique des événements.

Voyageur inspiré, ingénieur soucieux de son environnement, romancier concerné par les soubresauts du monde, il construit des intrigues haletantes toujours en phase avec l'actualité, celle des réfugiés ou des soldats perdus ravagés par la guerre. Il explore les caractères inquiets des personnages en quête d'identité. Il traque les simulations, les dissimulations, les assimilations. Il amène ainsi le lecteur à mesurer la fragilité de la vie.

Des mots précis plongent des hommes et des femmes, des enfants, dans le tourbillon d'une vie cabossée par l'Histoire.

La description flamboyante de paysages hostiles est cassée soudain par une phrase courte qui claque comme le tonnerre dans un ciel assombri par l'orage : c'est la rupture, l'accident, le drame.

Les accélérations du rythme traduisent le changement d'atmosphère. Ces modulations de temps sont saisissantes et renforcent l'intensité dramatique du récit.

Le *Sourire du Scorpion* est l'histoire glaçante d'une famille déjantée menant gentiment sa vie de bohème jusqu'au jour où le père disparaît dans les eaux noires d'un torrent déversant sa furie au fond d'un canyon du Monténégro.

Hasard, fatalité, destin funeste ...Un couple et ses deux enfants sont embarqués sur un radeau dont le guide au fort accent rocaillieux manipule les pagaies mais aussi les âmes. L'enchanteur qui promettait un merveilleux voyage est, en fait, un fauve dressée pour tuer, servir ses intérêts et mener en enfer ses hôtes de rencontre.

Dans le courant furibard d'une rivière, la mort frappe comme dans un combat de rue. C'est la guerre recommencée pour sacrifier un innocent et feindre ensuite d'être le sauveur des survivants.

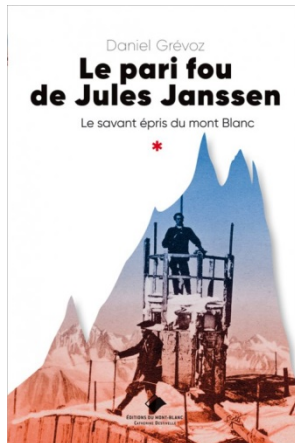
Patrice Gain donne son interprétation du sens de la vie, sur la candeur des gentils idéalistes, sur la férocité des individus sauvant leur peau en massacrant celle des autres.

Le roman est noir. La tension monte et rebondit d'un chapitre sur l'autre. L'angoisse est à son comble quand le lecteur prend conscience qu'il peut être un jour la cible d'une balle perdue.

Les chiens de guerre ne laissent rien sur leur passage. Les scorpions des Balkans violent, volent et se vengent. Ils ensorcellent leurs proies d'un sourire aguicheur, dansent autour d'elles et les abattent d'un coup de queue. Leur venin ne se périmé jamais. Ils tuent sans nuance les êtres sans défense et balaient et tous les espoirs qu'ils portent en eux.

Jamais guerre ne s'arrête, ni les crimes, ni les traumatismes, ni les désillusions sur la capacité des hommes et des femmes à se laver de leurs tourments ou de leurs turpitudes.

Michel MORICEAU



DANIEL GREVOZ – EDITION DU MONT-BLANC CATHERINE
DESTIVELLE 2021

Ecrivain prolifique proche de la nature sous toutes ses formes, Daniel Grévoz excelle dans les récits d'aventures insolites qui nourrissent les pages de la grande Histoire en montagne comme au plus lointain du désert.

De l'Eger à Tombouctou, des Alpes au Sahara, il est le conteur inlassable d'épisodes oubliés, il est le chantre des héros méconnus, des pionniers exemplaires, des chercheurs infatigables.

Cette année, en guide attentif et patient, il nous fait partager la chaise à porteur de *Jules Janssen, le savant épris du mont-Blanc* qui lança à la fin du XIX^e siècle, le pari fou d'approcher les planètes depuis un observatoire érigé sur le plus haut sommet de l'Europe. Astronome reconnu et constructeur génial, il a pour principe de démontrer ses intuitions. La haute altitude s'impose à lui pour expliquer les phénomènes qui régissent l'atmosphère. Rien ne lui résiste. Il ne craint pas le mont-Blanc dont l'ascension est d'autant plus à sa portée qu'il s'est installé sur un traîneau tiré par toute une compagnie de guides.

La passion initiale du vieil homme ne s'est jamais diluée dans le temps. La curiosité de ce voyageur insatiable n'est pas une fantaisie : elle relève d'une volonté de comprendre l'espace, d'observer les étoiles, d'en admirer les éclats.

Janssen met la montagne au service de la science. Peu importe la démesure du projet, son coût et les inévitables désillusions. Il invente pour aller toujours plus haut. Il imagine, réalise, analyse, rend compte à l'Académie. Des hommes meurent au champ d'honneur de la science, mais, une cabane est dressée au sommet. Cet accomplissement au nom du progrès, est autrement plus glorieux que la croix plantée en 1811 pour sacrifier au culte de l'Empereur.

A cette époque, la montagne n'est pas un terrain de jeu et les pionniers de la science en marche, en font le lieu de leurs expériences respectives. Janssen, l'astronome bâtisseur et Vallot, géologue fêru de météorologie y rivalisent d'initiatives. Ils ne sont pas de la même génération, n'ont pas la même notoriété, ne sont pas d'égale fortune et leurs centres d'intérêt sont différents.

Janssen, le savant parisien comblé d'honneurs s'affranchit de tout effort physique et engloutit des sommes considérables dans son délire de savoir. Vallot, naturaliste et membre du Club alpin a soif de connaissances et c'est ainsi qu'il passe trois jours au mont-Blanc pour étudier sur son organisme, les effets de la haute altitude et ...de l'élixir de la Grande Chartreuse.

L'un et l'autre sont des aventuriers originaux, animés d'une irrépressible volonté de dépasser les limites physiques de l'observation, obnubilés par le désir de percer les mystères de leur environnement, obsédés par leur propre exigence à rendre compte de leurs expérimentations, quel qu'en soit le prix, les délais, les conséquences visuelles de leurs édifices de bois portant atteinte au paysage sublime des hauts lieux.

Fidèle à son style, efficace, précis, argumenté, Daniel Grévoz illustre son propos de documents d'archives, d'annales des sociétés savantes, de témoignages d'époque. Son analyse est objective, respectueuse malgré les excès de son héros. Sa version des faits interpelle devant l'acharnement de son personnage à gagner son pari. A toujours aller plus loin, plus haut, au nom d'une grande cause qui le dépasse quitte à reléguer les hommes, les porteurs, les ouvriers au rang d'instruments d'une science en quête d'elle-même. C'était à un autre temps de l'Histoire, avant les comités d'éthique et les commissions d'attribution des crédits de la Recherche. L'humanisme patientait dans les étoiles.

Les huit récits et les dix-neuf photos que les Auteurs du Mont Blanc
vous proposent ici éclairent la montagne sous plusieurs angles :

l'inquiétude, la beauté, la liberté, le bonheur.

Inquiétude pour la montagne prise en otage par l'économie.

Beauté de la montagne, des vallées douces jusqu'aux plus hautes cimes.

Liberté d'être en montagne et liberté de la montagne.

Bonheur d'être en montagne et bonheur d'être de la montagne.

Ouvrez ce livre et lisez-le... La montagne viendra à vous
et vous irez à la montagne : librement !

Auteurs du Mont Blanc



ISBN : 978-2-9557103-4-0

Prix : 15 € TTC



9 782955 710340

Christine BARBIER
Georges BOGEY
Colette GÉRÔME
Gabriel GRANDJACQUES
Daniel GRÉVOZ
Michel MORICEAU
Roland RAVANEL
Ornella VENTURINI

Photographies
Charly BOGEY
Geoffrey GARCEL

VOIE LIBRE

Nouvelles



Auteurs du Mont Blanc





Naturaliste et chamoniard, le docteur Paccard fut le premier, en 1786, à poser un baromètre au mont-Blanc.

Guide et cristallier, Jaques Balmat, recruté par Paccard, dans cette équipée sans précédent, fut le premier paysan arrivé au sommet.

Balmat connu d'autres ascensions sur les sentiers de la gloire et son nom s'est inscrit dans la mémoire collective. Paccard, lui, grimpait pour la science avec la soif d'apprendre, de comprendre les minéraux et les fleurs, l'obsession de mesurer l'altitude et la pression de l'atmosphère.

Homme des Lumières, curieux de la Nature, il avait à peine recouvert de lauriers sa thèse en latin soutenue à l'Université de Turin qu'il était monté à Paris s'instruire davantage et prendre part aux débats d'une époque d'incertitudes et de révolution.

Il revint au pays aux derniers jours de la Terreur, devint juge de paix, maire de sa commune et fit l'apprentissage de la nature... humaine.

Balmat du Mont-Blanc quand à lui, resta vissé à la montagne qui le sacrifia à sa passion des cristaux. Son nom traversa les siècles.

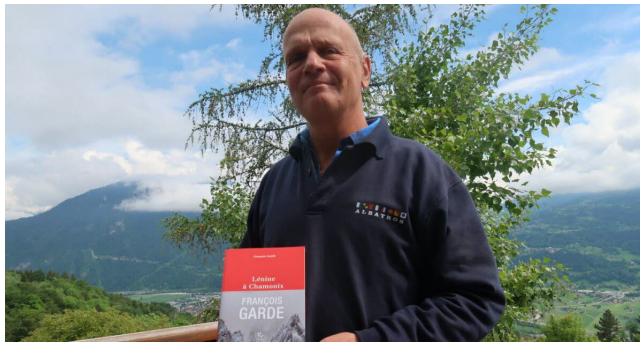
Paccard, fut « l'Oublié du mont –Blanc ». Pour retracer sa vie, un alpiniste s'imposait, un grimpeur rompu aux ascensions des hauts lieux de l'Université parisienne. Jean Louis Lejonc brosse une observation magistrale de ce médecin de montagne modeste mais déterminé, aventurier audacieux mais prudent, client reconnaissant à son guide sans pour autant lui abandonner sa part de la victoire avec à l'appui, un certificat signé par le guide, plaçant le docteur en première place de la cordée.

Jean Louis Lejonc replace ses destins hors-norme dans un climat historique agité. Le nouveau contrat social n'empêche pas les bourgeois éclairés et instruits de toujours se donner le beau rôle. Aucune révolution ne bouleversera la hiérarchie des normes. La dialectique du maître et de son valet jouée par Paccard et Balmat ne fait qu'annoncer celle que, plus tard, confirmera, au retour de l'Everest, le regard d'un homme blanc dominant « son » sherpa.

L'alpinisme à ce niveau est-il un humanisme ? En ce qui concerne Paccard, cela releverait plutôt d'un sujet d'étude, d'un matérialisme pouvant conduire à l'excès ou à l'exploit.

Dès lors qu'un montagnard entre dans l'Histoire, sa vie ne lui appartient plus. A propos de Paccard, Jean Louis Lejonc a mené une enquête passionnante, vive et argumentée qui aboutit à se pencher sur la notion de victoire. Les conquérants sont utiles quand ils servent des enjeux qui les dépassent. Peu importe alors, « *l'exaltation de leurs égos et leurs blessures aux chevilles* »... Le triomphe est celui de la nation, le mythe devient éternel. *Le tri des héros est sélectif. Heureusement, des écrivains sont là pour sauver de l'oubli, les causes perdues.*

A PERTE DE VUE , LA MER GELEE – EDITION PAULSEN - 2021



François Garde écrit face au mont – Blanc. Il aime les livres, la montagne, les livres de montagne, et la marche , et les étonnants voyages et...le droit administratif

Randonneur inspiré, il entraîne ses lecteurs par les monts et par les grèves des Kerguelen et des territoires d’outre- mer.

Romancier au long cours, il navigue autour des sombres îles, donne à l’occasion le mal de mer à ses héros et part à la rencontres de quelques sauvages blancs aux tatouages merveilleux. D’un livre à l’autre, François Garde raconte des histoires et refait l’Histoire à sa façon.

En plein confinement, il s’est lancé dans une course de vitesse sur les traces de Lénine à Chamonix. Du roman d’aventure au recueil de nouvelles habilement ciselées, le changement de rythme est radical : un exercice de style autant qu’un retour à la montagne pour celui qui a crée il y a trente ans déjà, le Salon International du ivre de montagne de Passy.

Cette année, il prend la mer pour accompagner « *au-delà du monde connu* », le marin massaliote Pythéas parti explorer l’Atlantique Nord au III^e siècle avant Jésus –Christ. Le vent d’une incroyable épopée souffle « *à perte de vue ,sur la mer gelée*», où se dressent des merveilles de glace, falaises impénétrables, vierges de toute invasion préalable.

Avec toujours un sens aigu de la description des paysages inconnus, François Garde joue avec les mots autant qu’avec l’histoire. Il retrouve les sons d’un glacier qui se fend, perçoit dans la paix, le chant des baleines, décrit l’ennui du capitaine comme celui d’un général en campagne, dessine des tatouages sur le corps d’un matelot . Il lance à son héros le défi d’aller toujours plus loin, d’explorer, de connaître le bonheur d’une découverte, pour ensuite témoigner mais faire aussi du commerce, observer le soleil, écouter les hommes quand ils donnent leur confiance.

L’aventure en répondant à « l’appel de l’ailleurs », est une leçon de vie qui s’apprend à chaque étape d’un voyage où la curiosité le dispute au besoin d’échanger des biens, de choisir les personnes avec lesquelles partager les mystères d’une histoire qui se répète depuis des siècles, s’écrit, se transmet, s’enjolie en suscitant le respect, se dénature par la malveillance des envieux, et se perd dans l’oubli.

La vie de Pythéas est un roman, le roman de la liberté qui l’a guidée dans son expédition « autour de la terre plate ». Son histoire recomposée reste d’actualité : de l’Antiquité à nos jours, des hommes et des femmes quittent leurs ports d’attache, leurs refuges, pour naviguer, pour grimper,

au plus lointain, au plus haut de leurs rêves. Leurs intentions sont les mêmes : partir, vaincre et donner au voyage une utilité certaine. En faire un commerce. C'est une affaire d'équipage, une affaire de cordée, une affaire de destin. Une invitation à prendre le large, à parcourir le monde et les océans, à traverser les montagnes, les déserts, pour atteindre et dépasser l'extrémité du monde.

Michel MORICEAU